

LE MADAWASKA

—C'est presque une position sociale de nos jours, de parler français à la perfection.— J. Novicow.

—Il n'est pas de plus grande gloire que de combattre pour la langue de la patrie.— Jean Dorat.

J.-G. BOUCHER, éditeur-proprétaire

ABONNEMENT: Canada \$1.50 Etranger \$2.00

Rédigé en collaboration.

NIPANAYA
Histoire d'une héroïque vengeance
 A la petite bourgade d'Atwin, le 20 juillet 1760, sur les rives de la Madawaska.
 par Yves d'HERVIEUX.
 (Mademoiselle Laporte) d'Edmundston, N.-B., élève du Couvent de Sillery

Elle dort au fond de la vallée, la petite bourgade d'Atwin, bercée par la chanson sauvage du fleuve St-Jean et de la Madawaska qui l'encerclent à demi. Tous ses habitants, Abénaquis et Acadiens réfugiés, se reposent. Depuis bientôt cinq ans, Indiens et Français, ils se sont établis sur les rives du cours du fleuve St-Jean et s'étaient échelonnés sur ses rives jusqu'aux "Grandes Chutes". Atirés par l'hospitalité des Abénaquis, ils s'étaient établis dans une de leurs bourgades qu'ils nomment Notre-Dame; puis, un certain nombre vint se fixer dans le village voisin: c'était Atwin.

Ce soir là, 26 juillet 1760, une quiétude absolue enveloppe la bourgade. Un à un, les feux se sont éteints; l'homme, les choses la nature, tout fait silence. Les huttes sommeillent en sécurité, groupées autour de la petite chapelle. Seule, la Madawaska, "la rivière qui ne gèle pas" poursuit en murmurant sa course mouvementée. Et dans le St-Jean tranquille, la "Petite Chute" jette brusquement ses eaux tumultueuses, qui s'étagent aux rochers, jaillissent de l'onde noire comme une écume de perles blanches, s'élevaient et retombent en fine pluie. Il semble que d'innombrables lutins folâtraient au-dessus des cascades.

Mais voici que sur le St-Jean, l'Ouygouy des Indiens, glissent sans bruit, dans un rayon de lune, douze longs canots. Avec mille précautions, ils s'approchent, abordent, et, toujours silencieux, se faufilent comme des reptiles entre les buissons de la rive. Ils viennent de loin ces féroces Iroquois! Partis des bords de leurs lacs, suivant les multiples cours d'eau de la région, ils ont vogué pendant de longs jours, détruisant tout sur leur passage. Encore une fois, ils se préparent à l'attaque. Ah! Malheureux Acadiens, Abénaquis imprévoyants, vous ne vous doutez donc pas que l'ennemi est là, tout près, dans l'ombre, et que, dans un instant, semblable à une bête rageuse, il va s'élancer sur vos tentes, sur vos femmes et sur vos enfants. Un cri rauque déchire le lourd silence de la nuit: c'est le cri de guerre! Avec hurlement épouvantable résonne, du fond des huttes, une clameur angoissée! Les Iroquois se précipitent, ils blessent, ils tuent, scalpent, pendant que les femmes font entendre des lamentations désespérées, que les enfants pleurent dans les bras de leurs mères, que victimes et bourreaux, assaillants et assaillés rugissent de fureur! C'est un massacre affreux, sans pitié, qui dure deux heures; puis, c'est le pillage et bientôt le moment où les barbares vainqueurs vont se reposer de cette hideuse tuerie, en torturant leurs prisonniers. On les amène devant les chefs rassemblés. Ils apparaissent à la lueur des brazieres que sont les huttes qui flambent. Ils sont cinq: un vieil Abénaquis, ses deux petits-fils, une jeune indienne et un blanc. Les trois premiers sont brûlés: une ronde macabre se forme autour d'eux, des vociférations de joie s'échappent de ces faces mauvaises, contractées par un rictus sinistre. Le jeune couple, Nipanaya, "Oiseau d'Été" et Henri Arsenault, contemplant glacés d'effroi, cette scène d'horreur! Ils sont jeunes, ils s'aiment, ils sont fiancés, ils vont mourir! La jeune indienne, appuyée au bras du jeune homme attend son tour avec l'impassibilité de sa race. Ils ont vu tomber tous les leurs, mais ils portent la tête haute, ils ne mourront pas en lâche. Les chefs les examinent et se concertent. Soudain, un jeune Iroquois, la ceinture encore chargée de chevelures toutes saignantes, se lève et s'adressant au plus vieux: "O Mikomis, dit-il illustre fils des vents et des forêts daigne m'accorder cette jeune cap-

tive. Dis, ô très libéral, qu'elle vienne dans ma hutte après nous avoir servi de guide dans notre course victorieuse."
 Il se rassied, sans un regard pour la pauvre Nipanaya qui, dans une attitude à la fois fière et résignée, attend, près d'Henri, la parole funeste qui doit fixer son sort. Elle! servir de guide à ces barbares! devenir la femme de l'un d'eux! la mort, les supplices, mais ce rôle odieux, cette alliance, oh! non, jamais!

Cependant, Mikomis, après avoir consulté les autres chefs, accorde à Mischawi la faveur demandée, et sur son geste deux jeunes sauvages s'emparent d'Henri pour le conduire seul au lieu du supplice. "Adieu, Nipanaya bien aimée", gémit-il. Courage, nous nous retrouverons là-haut."
 "Adieu, mon ami, adieu", sanglote Nipanaya qui s'accroche au bras d'Henri. Mais on la repousse. Elle tombe à genoux, à quelques pas de l'arbre fatal tout rouge encours du sang de ses compatriotes. Henri s'avance; de lui-même, il s'y appuie. Une dernière fois il regarde son bel Oiseau d'Été, demeuré seul parmi tant d'ennemis redoutables. Nipanaya ferme les yeux!... c'est trop dur!... Mais Mischawi s'approche et la force à regarder. Henri se tord! les fers rougis traquent cruellement des dessins fantastiques sur sa chair qui frémit les haches lacerent; le feu consume... Il semble à Nipanaya que sa vie lui échappe à elle aussi, tant elle est broyée! Et les danses continuent, et les chants gutturaux se poursuivent. Semblables à ces diables sortis d'enfer, les Iroquois s'acharnent après leur dernier jouet! Henri, tout sanglant les yeux de nouveau sur Nipanaya, murmure: "O mon Dieu, ayez pitié." et il meurt.

Au matin de cette nuit épouvantable, quel triste soleil éclaire la bourgade d'Atwin! Quelques huttes fument encore; ici et là se sentent les victimes d'hier; vieillards, jeunes gens, femmes, enfants; du sang, toujours du sang! Les Iroquois, fatigués du combat, dorment encore. Seuls, quelques-uns veillent: rien ne bouge, rien ne s'anime. Les bruits habituels du matin, oiseaux qui volètent, bêtes qui s'éveillent outils qui grincent, et ces mille rumeurs qui manifestent la vie, rien ne vient secouer la douce mélancolie qui pèse sur la nature. Et Nipanaya?... Nipanaya, dans la hutte où on l'a conduite, songe. Le sommeil n'est pas venu faire trêve à sa douleur... Elle songe!... Il faut qu'elle trompe la vigilance de ses gardiens, qu'elle aille avertir la bourgade de Notre-Dame du danger qui la menace. A tout prix, il faut qu'elle s'enfuit loin de ce Mischawi qu'elle abhorre. Mais, comment déserteur?... comment?... elle est gardée à vue. Notre-Dame est loin, il lui faudrait un canot... Et les Grandes Chutes, pourra-t-elle les éviter? Oh! oui... elle connaît les Grandes Chutes, son pays natal, elle pourrait!...

Nipanaya n'a pas le temps de mûrir son plan: le camp se réveille, les ennemis rôdent, on prépare le repas du matin. Mischawi écartant les gardiens, pénètre dans la hutte de la jeune fille: "Bonjour, Oiseau d'été, dit-il, le dieu des songes fut-il favorable à ton repos?" Sans même dédaigner lui répondre, Nipanaya lève son beau regard empreint d'une tristesse infinie vers le corps de son Henri, inanimé, informe, qu'elle aperçoit encore gisant à l'orée de la forêt au pied de l'arbre du supplice. L'Iroquois regarde aussi, mais reste impassible. "Vien", dit-il. Et il l'amène devant Mikomis qui fume tranquillement son calumet. Les Indiens, couteux s'avancent et font cercle. "Jeune fille", dit le chef, "nous t'avons sauvée de la mort. Rends en grâce à notre munificence. Et maintenant, tu vas quitter ces lieux et

G. N. TRICOCHÉ
VARIETES
LA VIE D'HOTEL

Si la vie d'hôtel n'est pas recommandable pour les familles, elle offre d'indéniables attractions pour les célibataires sans "home", que ne séduisent pas les limites étroites de la pension de famille, ou l'isolement de la chambre meublée. Malheureusement, il arrive souvent que la vie y soit, au fond, moins plaisante qu'on ne le croirait à première vue. Sous ce rapport, il existe deux causes de trouble: ou celui-ci provient de la direction de l'établissement ou il est le fait des hôtes. On est forcé de reconnaître qu'au Nouveau Monde—mais plus encore aux Etats-Unis qu'au Canada—les propriétaires d'hôtel et leur personnel sont, d'une manière générale, bien moins affables et avenants que ceux du Vieux Monde, et le commis au snobisme hautain, et le propriétaire d'hôtel qui fait comprendre aux voyageurs qu'ils devraient être trop heureux d'être écorchés par lui, sont des espèces que l'Europe ne tolérerait pas. Il est tout aussi vrai que, dans trop d'hôtels américains, plus le client reste de temps, moins il est bien traité. On se fatigue de lui, ou bien peut-être

crain-t-on qu'il ne voie trop les défauts de l'établissement. Quoiqu'il en soit, l'opposé se produit en France, en Suisse, en Allemagne, et même en Italie. Dans ces pays-là, quand vous retournez à un hôtel, vous y êtes reçu à bras ouverts: même si vous ne dépensez guère: aux Etats-Unis, vous n'êtes, pour ainsi dire toujours, qu'un numéro! Toutefois, les clients, fréquemment, ont leurs torts, qui rendent la vie désagréable au personnel, comme aux voyageurs et résidents. Nombre de gens s'imaginent impossibles à satisfaire, ils passent pour des personnes de distinction. L'individu qui, arrivant la nuit, parle haut, claque les portes, et réveille tout le monde, ne donne qu'une impression: celle d'un goujat, qui n'a aucune considération pour autrui. Et celui qui pour faire croire qu'il est accoutumé qu'à des établissements de tout premier ordre, exige dans une auberge le même service qu'au Waldorf-Astoria, est simplement un imbécile, qui sans aucun doute n'a jamais mis les pieds dans une hôtel de troisième classe!

George Nestler Tricoché.

Chutes: ce coude dépassé, tout canot est perdu. Trop tard! La stupeur se peint sur tous les traits, puis la peur, puis la haine. Trop tard! le courant est le maître: impossible de résister. L'abîme appelle les pirogues; dans un instant, il va les engloutir! Le rire triomphant de Nipanaya s'élève au-dessus des cris. Les rameurs luttent désespérément; mais les canots fatalement entraînés, tourbillonnent et disparaissent. Tout est fini, Nipanaya a bien vengé les siens. Elle a donné sa vie pour sa petite patrie.

Le soleil, ce soir-là, empourpra de sang l'horizon de Notre-Dame et les perles des Grandes Chutes se changèrent en rubis. Depuis, l'on dit qu'aux soirs d'orage, on entend, à travers le fracas des caractères, des cris étouffés, des raquements de barques, et aussi quelquefois, par-dessus le grondement de la masse d'eau, le rire cristallin de la belle et héroïque Nipanaya.

Yves d'HERVIEUX.
 N. de la R.—Ce conte a obtenu le premier prix dans le dernier concours littéraire de la Société des Arts, Sciences et Lettres, de Québec.

tagne qui dévale de son côté en pente douce; il domine, de cette terrasse naturelle, le fleuve et la vallée. Le site réunit les avantages du pittoresque, de la retraite et de la salubrité.

Les études sont partagées en deux cours entièrement distinctes, ordonnés cependant l'un par rapport à l'autre, le cours commercial français-anglais et le cours classique proprement dit.

Les quatre années d'étude du premier comportent les connaissances requises pour les divers genres d'affaires qui n'exigent pas un cours technique ou un cours secondaire complet; la classe supérieure est partagée en deux sections dont l'une initie aux éléments du latin ceux qui se destinent à faire un cours classique. Celui-ci comprend six années, dont les deux dernières sont consacrées à la philologie et aux sciences naturelles.

Le Collège est affilié à l'Université Laval et dirigé par des prêtres du diocèse de Québec.

Prospectus et informations fournies sur demande; s'adresser au Procureur du Collège de Sainte-Anne de la Pocatière, Comté de Kamouraska, P. Q.

COLLEGE DE SAINT-ANNE DE LA POCIATIERE
 OUVERTURE DES CLASSES LE 7 SEPTEMBRE

Le collège de Sainte-Anne de la Pocatière a été fondé par l'abbé Chs. Frs. Painchaud en 1827. Il est à 75 milles en bas de Québec, à proximité du Chemin de fer National et du fleuve Saint-Laurent, avantageusement situé sur le premier échelon d'une mon-

NOUVEAUX TIMBRES

Ottawa, 10.— Trois nouvelles dénominations des timbres viennent d'être émises. Sur le nouveau timbre de cinq cents, apparaît la tête d'Arcy McGee. Il est à cinq cents, de couleur verte, porte les têtes de Sir John Macdonald et de Sir Wilfrid Laurier. Enfin le nouveau timbre de vingt cents, de couleur rouge, porte celles de Baldwin et LaFontaine.

Le LAIT "NESTLÉ'S"
 est commode économique pur hygiénique riche



Préparé au Canada par les fabricants de l'Aliment "NESTLÉ'S" pour les Enfants.

1-12-27

Ces chiffres placés au bout de votre nom sur la petite bande-adresse de votre journal représentent la date de l'expiration de votre abonnement.

Le premier chiffre c'est le jour; le deuxième c'est le mois et le troisième c'est l'année. Ce dernier est le plus important.

CES CHIFFRES

Ces chiffres sont placés sur l'adresse pour vous rappeler la date d'expiration de votre abonnement, et en même temps signifient que celle-ci étant expirée, vous serez heureux de recevoir votre renouvellement.

LE JOURNAL LOCAL

C'est celui qu'on est le plus porté à négliger. Le montant de \$1.50 par année, c'est bien peu à verser, mais lorsqu'on néglige de le verser pendant trois ans, quatre ans, six ans, dix ans et plus, ça fait un gros montant, et il ne faut pas être surpris si, après des demandes de paiement répétées, nous nous voyons obligés de prendre des mesures désagréables pour recouvrer notre argent.

Nous ne sommes pas des "âmes de purgatoire". Les prières ne suffisent pas à faire fonctionner notre atelier. Donc... s'il vous plaît!

I.E. MADAWASKA
 EDMUNDSTON, N.-B.